

LES LIONS

DE GISORS,

OU

LES BÊTES DE CONTREBANDE,

BÊTISE EN UN ACTE,

PAR MM. VARIN, DESVERGERS ET EDMOND.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS,
LE 7 MAI 1831.



PARIS.

CHEZ BARBA, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

1831

131545-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

SAUVAGEOT, naturaliste.

VÉRONIQUE, } ses nièces.

JACINTHE, }

MULOT, } Contrebandiers et amans de Jeannette et
FURET, } de Véronique.

RENARD, leur associé.

LAGRUE, adjoint du maire.

L'ÉPERVIER, douanier.

DOUANIERS, PEUPLE.

M. DUBOÛJAL.

Mlle CLORINDE.

Mlle BALTHAZARD.

M. LEVASSOR.

M. MOREL.

M. ARMAND.

M. MONTIGNY.

M. MASSON.

La scène est à Gisors.

LIENS DE GISORS.

Le théâtre représente une chambre bourgeoise. L'entrée au fond. Deux portes latérales. Dans le fond une table toute servie. A gauche sur le devant, une autre table, près de laquelle Sauvageot et ses nièces sont occupés à travailler au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAUVAGEOT, JACINTE, VÉRONIQUE.

CHOEUR.

Aux : Mes amis, le soleil va paraître.

Suivant l'emploi que le sort nous destine,
Rendons la vie à tous les animaux ;
Joignons le camphre à la térébenthine,
Et par nos chants égayons nos travaux.

JACINTE.

Mon oncle, j'ai fini de piquer les papillons !...

SAUVAGEOT.

C'est bien !... moi, voilà mon épagneul qui s'avance... il ne s'agit plus que de lui poser les yeux... ensuite il sera parlant !... As-tu fini les yeux, Véronique ?

VÉRONIQUE.

Non mon oncle, pas encore !

SAUVAGEOT.

Tu n'es guère habile à faire les yeux pour une fille de ton âge !... Tu sais pourtant que nous avons besoin de travailler... Je ne suis pas riche, mes chères nièces... et, si vous voulez une dot... si vous voulez des maris... il faut faire des yeux, et piquer des papillons... Je ne connais que ça !...

VÉRONIQUE.

Mais aussi, mon oncle, pourquoi avez-vous pris l'état de naturaliste ?..

SAUVAGEOT.

Parce que c'est un état naturel !.. Et puis j'ai mis sur mon enseigne, Sauvageot naturaliste.. dans une petite ville comme Gisors, ça donne de la considération... Mais je suis empailleux, voilà le fait... simple empailleux... et je m'aperçois tous les jours que ce n'est pas avec de la paille qu'on peut mettre du foin dans ses bottes.

VÉRONIQUE.

Pardine, je crois bien, vous ne faites que des...

SAUVAGEOT.

Des quoi ?.. tu allais dire des bêtises.

VÉRONIQUE.

Eh ! bien, dam, tenez... il y a quelques années, lorsque les Osages ont passé par Gisors... comment vous êtes-vous conduit avec eux ?

SAUVAGEOT.

Parbleu ! je les ai reçus chez moi... Je leur ai fait beaucoup de politesses... Je leur ai même proposé, en cas de malheur, de les empailer gratis;... ils ont préféré continuer leur voyage...

VÉRONIQUE.

Mais, vous ne dites pas que vous avez emprunté de l'argent pour les mettre à même de retourner chez eux...

SAUVAGEOT.

C'est une spéculation !.. Je me suis dit : le sauvage est un être qui entend la reconnaissance... et je leur ai prêté deux mille francs...

VÉRONIQUE.

Eh bien ? et la reconnaissance ?

SAUVAGEOT.

Ils m'en ont fait une... Je l'ai dans mon portefeuille... d'ailleurs ils m'ont promis qu'une fois arrivés dans leur patrie, ils m'enverraient des présents magnifiques...

Air de *Marianne*.

Des objets de zoologie,
Et d'ornithologie aussi,
De la conchyliologie,
Tout cela doit venir ici.

Chose très rares !

Des ovipares,
Des gemmipares
Et des vivipares,
Des testacés,
Des crustacés,
Des cétacés...

Je crois que c'est assez !

Ne soyez donc point inquiètes,
Songez qu'il ne faut seulement,
Pour me rapporter mon argent,
Qu'un serpent à sonnettes.

VÉRONIQUE.

Avec tout cela vous ne voyez rien venir... et les deux mille francs que vous avez empruntés à M. Lagrue, l'adjoint du maire... il faudra les payer... Si vous appelez ça des spéculations!...

SAUVAGEOT.

Silence Véronique!.. silence!.. Si je suis mal dans mes affaires, c'est vous qui en êtes la cause ; et sans vos intrigues...

JACINTHE.

O ciel!.. qu'est-ce que vous dites donc, mon oncle !

VÉRONIQUE.

Des intrigues!.. appeler intrigues l'amour le plus pur, le plus tendre, le plus légitime !

SAUVAGEOT.

Introduire chez moi ces deux jeunes gens que vous avez connus je ne sais où... et quels jeunes gens, grands dieux !

VÉRONIQUE.

Ah ! mon oncle, n'en dites pas de mal... Je connais peu d'êtres aussi accomplis que M. Furet !

JACINTHE.

Si ce n'est M. Mulot!.. quelle délicatesse ! quelle sensibilité !

SAUVAGEOT.

Des contrebandiers !

VÉRONIQUE.

Mais enfin il y a trois mois vous les avez très bien reçus... vous en étiez enchanté !

SAUVAGEOT.

Parbleu, ça n'est pas étonnant... Les gaillards ont commencé par m'offrir des objets d'histoire naturelle... des oiseaux charmans, entr'autres un requin délicieux ! et d'une grandeur prodigieuse... mais hélas ! un beau jour les douaniers font une descente chez moi... on ouvre ce poisson frauduleux, et j'en vois sortir, avec indignation, une quantité singulière de dentelles... de tulles anglais, soieries et autres scélératesses... On m'accuse de complicité... et j'en suis pour mes douze cents francs d'amende... voilà, mesdemoiselles, voilà où m'ont réduit l'amour et la contrebande.

VÉRONIQUE.

Mais, mon oncle, ces jeunes gens n'avaient pas l'intention de vous compromettre...

SAUVAGEOT.

Les misérables !.. qu'ils se représentent jamais chez moi, et ils verront... C'est surtout à cause d'eux que je regrette mon pauvre Turc, ce dogue fidèle et puissant, qui mordait les jambes de si bon cœur... Il avait un goût prononcé pour ce genre d'exercice... C'est peut-être pour cela qu'ils me l'auront pris ; car je ne sais ce qu'il est devenu...

VÉRONIQUE.

Vous savez bien qu'ils ont quitté Gisors depuis deux mois... et on n'en a pas de nouvelles.

JACINTHE.

Hélas ! non !

SAUVAGEOT.

Ils vous ont oubliées, et ils ont bien fait ; mais, je vous en prie, ne m'en parlez plus... et allez préparer le déjeuner.

VÉRONIQUE.

Ah ! pauvre Furet !

SAUVAGEOT.

Allez préparer le déjeuner !

VÉRONIQUE.

On y va, mon Dieu, on y va !... mais tenez, voici M. Lagrue, qui va peut-être nous apprendre des nouvelles !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAGRUE.

(Pendant cette scène, Véronique entre, sort et met la table.)

LAGRUE.

Bonjour, mon cher Sauvageot... Bonjour, petites !..

SAUVAGEOT.

Monsieur Lagrue, j'ai bien l'honneur.

LAGRUE.

Mon cher M. Sauvageot, je viens encore vous demander de l'argent... ce n'est pas que j'en aie besoin... mais ça me ferait plaisir... est-ce que vous ne pourriez pas au moins me donner un compte sur les deux mille francs en question?

SAUVAGEOT.

Impossible... monsieur Lagrue, je ne fais rien... on empaille très peu... ça ne va plus... J'ai vu le temps où on avait de l'attachement pour les animaux, les dévots aimaient leurs chiens !.. elles adoraient leur chat... et lorsqu'ils descendaient dans la tombe, on livrait à l'empailleur leur enveloppe terrestre... mais dans ce siècle d'égoïsme, on n'a plus de religion, les affections de famille sont anéanties, un chien n'est plus qu'une bête... et voilà pourquoi le commerce va si mal!

LAGRUE.

Erreur, mon cher Sauvageot, erreur... Les affaires reprennent tous les jours une figure de prospérité... croyez-en l'autorité administrative... ça va marcher... jamais la ville de Gisors n'a été aussi brillante... tout-à-l'heure, je traversais la place, j'ai été surpris des danses de corde, des figures de cire, des géants, des femmes sauvages... enfin tout ce qu'il y a de plus rare...

JACINTHE.

O mon oncle, il faudra nous mener voir ça!

LAGRUE.

Sans doute, il faut conduire ces demoiselles aux femmes sauvages, c'est très-bon marché... et puis ce sont des modèles à suivre... Je plaisante... je vous prie de croire que je plaisante...

SAUVAGEOT.

A votre aise, M. l'adjoint, à votre aise!

LAGRUE.

Vous y verrez aussi une ménagerie d'animaux vivans, parmi lesquels j'ai remarqué un charmant loup cervier, un ours très-agréable, et surtout :

Air : Une Robe légère.

Une fort belle hyène,
D'une entière blancheur;
Un boa de Cayenne,
D'une honnête grosseur!
De leur noble figure
Mon cœur est enchanté,
Car toujours la nature
Plait à l'autorité.

SAUVAGEOT.

Je donnerais volontiers ce petit plaisir-là à mes nièces... surtout si on ne paie qu'en sortant;.. mais je n'aime pas à laisser la maison seule... depuis que j'ai été compromis par ces intrigans.

LAGRUE.

Ne craignez rien, Sauvageot... ne craignez rien... l'autorité administrative veille sur vous et les vôtres... elle a l'œil ouvert l'autorité!..

VÉRONIQUE, *entrant.*

Mon oncle, le déjeuner est prêt!

SAUVAGEOT.

M. Lagrue, voulez-vous, sans façon... manger des œufs à la coque?

LAGRUE.

Merci... en l'absence du maire... je suis accablé de soins administratifs. J'ai la foire à surveiller... l'ordre public... c'est ma devise... O l'ordre public !.. qu'est-ce qui vient nous troubler

SCENE III.

LES MÊMES, RENARD.

RENARD.

Mille pardons, messieurs et mesdames, si je m'introduis parmi vous d'une manière subite et inopinée... mais je suis chargé d'une ambassade importante auprès de l'illustre Sauvageot. Lequel des deux l'est?

SAUVAGEOT.

C'est moi, monsieur ..

RENARD.

Prenez d'abord connaissance de cette dépêche qui vous explique clairement les pouvoirs étendus dont je suis investi.

LAGRUE.

Cet homme possède une élocution légèrement amphigourique.

SAUVAGEOT, *ayant décacheté la lettre.*

« Kaniké ak Sauvageot la Pabourick goot Kuigarouk ak Baribrick Missouri. »

LAGRUE.

Voilà un patois bien extraordinaire... Papabourick !..

VÉRONIQUE.

Ah ! que c'est drôle !

SAUVAGEOT.

Comprenez-vous, monsieur Lagrue ?

LAGRUE.

Un peu, mais pas beaucoup... Il m'a semblé qu'il était question de souris.

SAUVAGEOT.

C'est juste !.. ak Baribribrik Missouri... monsieur l'envoyé, je n'entends pas ce dialecte... ayez la complaisance de m'apprendre verbalement...

RENARD.

Sublime naturaliste, je vais vous traduire en langue vulgaire, cet idiôme oriental, dans lequel je vois que vous êtes peu versé...

SAUVAGEOT.

Je n'y suis pas versé du tout...

RENARD, *lisant.*

A Sauvageot, Kaniké reconnaissant.

SAUVAGEOT.

Permettez !.. qu'est-ce que c'est que Kaniké?

RENARD.

Est-il possible que vous ayez oublié votre ami Kaniké, le chef des Osages?

TOUS.

Des Osages !

JACINTHE.

Ce sont les présens qu'ils vous ont promis ?

RENARD.

Ce les sont.

SAUVAGEOT.

Est-ce qu'il m'enverrait des souris ?

RENARD.

Vous allez voir, laissez-moi achever la lecture de cette missive :
 « Européen, voulant reconnaître d'une manière digne de nous
 « les services que tu nous as rendus, nous chargeons le porteur de
 « la présente, célèbre navigateur, de remettre en tes mains deux
 « lions, dont une lionne, avec lesquels nous te saluons d'une ma-
 « nière distinguée. »

TOUS.

Deux lions !

SAUVAGEOT.

Dont une lionne !

RENARD.

Ils sont de la grande espèce, et la lionne, portant dans son sein
 les fruits de l'hymen, promet de compléter avant peu cette famille
 nombreuse dont elle est le plus bel ornement.

SAUVAGEOT.

Ah ! ça, mais, c'est une horreur, c'est un guct-apens... une fa-
 mille de lions ! est-ce que je suis logé de manière à recevoir des
 étrangers de cette effroyable distinction ?

RENARD.

Vous n'êtes pas sans avoir une chambre d'ami... ils sont d'ail-
 leurs fort sobres et peu exigeans... vingt à trente livres de viande
 par jour suffisent à leur subsistance.

SAUVAGEOT.

Trente livres de viande !

RENARD.

Ils ne peuvent pas souffrir les légumes, le maigre les incommo-
 des et le jeûne leur est défendu par les médecins.

SAUVAGEOT.

C'est-à-dire qu'ils m'avalent tout cru.

RENARD.

Je vous répète que le maigre les incommode.

VÉRONIQUE.

Ah ! monsieur, quel parti prendre ?

LAGRUE.

En vérité, mes amis, je ne vous conçois pas ; à votre place je
 serais enchanté... le roi des animaux ! c'est magnifique, et quelle
 gloire pour vous !

Air de Prévillè.

Lorsqu'un grand prince est en voyage,
 Chacun chez soi voudrait le recevoir ;
 Un roi chez vous descend en équipage,
 Soyez donc fier de ce qu'il vient vous voir.

SAUVAGEOT.

Non ! cet honneur me met au désespoir !
Un pareil hôte ! Ah ! bien vite qu'il parte ;
Je redoute un double malheur !
Un roi chez moi, j'en conviens, me fait peur ;
Car bien souvent pour acquitter la carte,
Il mange le restaurateur.

SAUVAGEOT.

Je ne les recevrai pas, je ne veux pas les recevoir.

RENARD.

Je me suis acquitté de la commission qui m'a été confiée, c'est tout ce que je puis faire ; les quadrupèdes sont déposés dans leur cage, ici près, sous votre hangar.

SAUVAGEOT.

Ils sont chez moi ; voilà le frisson qui me prend.

RENARD.

Ne craignez rien, ils sont fort doux ; on s'est fait des idées fausses sur les lions. Ces animaux ne mangent le monde que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement ; d'ailleurs, et pendant la traversée, je leur ai donné toutes les instructions nécessaires pour les mettre à la hauteur de votre civilisation.

SAUVAGEOT.

Monsieur, ayez la bonté de les remporter sur-le-champ, ou je ne réponds de rien : je leur apprendrai ce que c'est qu'un empailleur au désespoir.

RENARD.

Je ne saurais condescendre à vos désirs.

SAUVAGEOT.

Ah ! vous y mettez de l'entêtement ! Véronique, Jacinthe, allez me chercher mon fusil de garde nationale, j'ai encore des cartouches.

VÉRONIQUE.

Oui, mon oncle.

RENARD, à part.

Ah ! mon Dieu !

LEGRUE.

Un moment, un moment ; l'autorité administrative ne peut souffrir de pareilles voies de fait ; on ne doit pas se faire justice soi-même.

SAUVAGEOT.

Mais vous voulez donc que ma maison devienne un repaire, une caverne ?

LAGRUE.

Ecoutez, j'entrevois un moyen ; je vais écrire au gouvernement, je le connais beaucoup, et s'il veut acheter vos bêtes...

SAUVAGEOT.

Il en a déjà tant !

LAGRUE.

C'est égal, il y a encore place pour d'autres... à la ménagerie... le prix qu'on en donnera servira à vous acquitter de ce que vous me devez.

SAUVAGEOT.

Sans doute ; mais pour cela il faut donc que je les garde chez moi.

LAGRUE.

Pendant quelques jours seulement , et je vous intime l'ordre de les traiter avec les plus grands égards.

SAUVAGEOT.

Qu'est-ce que je vais devenir ?

RENARD.

Si vous le permettez, je reviendrai souvent visiter mes compagnons de voyage ; ils sont habitués à mes manières, et mon absence pourrait les plonger dans une profonde mélancolie.

LAGRUE.

Je vous y autorise. Au revoir, mon cher naturaliste.

VÉRONIQUE.

Je vais reconduire ces messieurs, et regarder un peu les lions.

Air de la Servante justifiée.

LAGRUE.

Ce présent

Charmant

Doit vous satisfaire

Et vous plaire ;

Mais, traitez les bien,

N'épargnez rien,

C'est nécessaire.

RENARD.

Au revoir,

J'ai bon espoir

Que cette affaire

Nous liera bientôt,

Naturaliste Sauvageot.

ENSEMBLE.

Ce présent, etc.

LAGRUE.

Ce présent, etc.

SAUVAGEOT ET SES NIÈCES.

Ce charmant

Présent

M'effraie et me met en colère ;
L'effraie et le met en colère ;

Mais je le vois bien,

Aucun moyen,

De m'en défaire, etc.

(Ils sortent tous excepté Sauvageot et Jacinthe.)

SCENE IV.

JACINTHE, SAUVAGEOT.

JACINTHE.

Eh bien ! mon oncle, mettons-nous à table, le déjeuner refroidit.

SAUVAGEOT.

Qu'est-ce que ça me fait ! Crois-tu qu'on ait faim lorsqu'on est

sur le point d'être mangé soi-même ? Infâmes Osages, barbares sans délicatesse, pourquoi vous ai-je donné l'hospitalité ?

JACINTHE.

Mais je pense à une chose : si ces lions sont apprivoisés, ils pourraient peut-être remplacer ce pauvre Turc que vous regrettez tant.

SAUVAGEOT.

Oui, je t'en fiche. Je nourrissais Turc avec des os et du pain de munition ; mais un lion, le roi des animaux, ça ne peut pas se contenter d'une cuisine bourgeoise.

JACINTHE.

Mais c'est égal, déjeûnez toujours ; il ne faut pas vous faire des idées.

SAUVAGEOT.

Tu as raison, mettons-nous à table, mangeons, c'est autant de pris sur l'ennemi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE.

Mon oncle ! mon oncle !

SAUVAGEOT.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

VÉRONIQUE.

Ah ! mon Dieu ! nous sommes perdus !

SAUVAGEOT.

Veux-tu bien t'expliquer ?

VÉRONIQUE.

Tout-à-l'heure je regardais les lions ; heureusement j'étais à l'autre bout du hangar, je n'avais pas osé m'approcher : tout à coup leur cage s'est ouverte, et ils en sont sortis.

SAUVAGEOT ET JACINTHE.

Grands dieux !

VÉRONIQUE.

Maintenant ils s'amuse à parcourir toute la maison.

SAUVAGEOT.

Juste ciel ! où nous cacher ? les jambes me manquent.

TOUS.

Air : *C'est la rage.*

Ils rugissent,

Ils mugissent,

Partout leurs cris retentissent.

Quelle alarme,

Quel vacarme,

Les voici

Sauvons-nous d'ici.

(Ils vont tous les trois à la porte du fond, Sauvageot qui arrive le premier jette un cri. Véronique et Jacinthe reviennent sur leurs pas et entrent dans le cabinet à gauche. Elles ferment la porte au nez de Sauvageot qui court au cabinet à droite, où il entre au moment où les deux lions paraissent à la porte du fond.)

SCENE VI.

FURET ET MULOY EN LIONS ; SAUVAGEOT *dans le cabinet à droite* ; VERONIQUE ET JACINTHE *dans le gauche.*

FURET, *après avoir regardé partout, lève sa tête.*

N'aies pas peur, il n'y a personne.

MULOY, *de même.*

Tu en es sûr?

FURET.

Ne crains donc rien, et suis mes pas.

MULOY.

Crois-moi, Furet, le métier de bête féroce n'est pas sans incon-
vénient.

FURET.

Moi ça m'amuse de voir fuir tout ce monde devant nous, et
puis je suis audacieux, j'aime le danger.

MULOY.

Quand on est doué d'un caractère naturellement expansif, il est
bien dur d'avoir une peau qui vous sépare de la société.

FURET.

Qu'est-ce que je sens ? Est-ce que tu ne sens rien, Muloy ?

MULOY.

Je sens ma position.

FURET.

Il y a ici une odeur de fricassée. Eh ! parbleu ! c'est ce déjeuner
tout servi !

MULOY.

Oh ! comme ça se trouve ; moi qui ai une faim de loup.

FURET.

A table !

MULOY.

Quelle imprudence ! Nous n'aurions peut-être pas dû sortir de
notre cage ; Renard nous l'avait recommandé.

FURET.

Laisse donc, est-ce que nous ne connaissons pas le père Sauva-
geot ? il est gobemouche à faire plaisir, et puis il me tarde d'a-
dresser mes hommages à la piquante Véronique.

MULOY.

O sensible Jacinthe ! sous la peau de lion comme sous le drap
d'Elbeuf, mon cœur t'est resté fidèle.

FURET.

Il y a pourtant trois mois que nous ne les avons vues.

MULOY.

C'est vrai, impossible de leur donner des nouvelles ; nous étions
en Angleterre... enfin nous voilà ; mais je crains une catastrophe.

FURET.

Que veux-tu ? il n'y avait pas d'autres moyens d'entrer chez le
père Sauvageot, et d'introduire dans la ville nos marchandises.
Sous cette enveloppe grossière sont cachés des trésors, des tulles,
des étoffes précieuses... Dieu ! que d'argent nous allons gagner !

MULOT.

Oui, si on ne vient pas nous les chiper comme la dernière fois.

FURET.

C'est ce vieux Sauvageot qui en est la cause ; aussi je ne suis pas fâché de me venger de lui.

MULOT.

Ne parle donc pas si haut. Si on entendait parler des lions, ça pourrait paraître extraordinaire ; la moindre chose peut donner des soupçons.

FURET.

Sois tranquille, lion pusillanime, notre ami Renard est sorti pour aller à la découverte ; s'il y avait du danger, il viendrait nous en instruire ; tu sais comme il est adroit.

MULOT.

Oui, c'est un fameux farceur.

FURET.

Il est pétri d'éloquence, ce gaillard-là.

SAUVAGEOT, *entr'ouvrant la porte à droite.*

Je n'entends plus rien. Est-ce qu'ils ne seraient pas entrés ici ?

VÉRONIQUE, *entr'ouvrant la porte à gauche.*

Pas de bruit, il faut qu'ils soient partis.

SAUVAGEOT, *de même.*

O ciel ! les voilà !

VÉRONIQUE.

Que vois-je !

SAUVAGEOT.

Ils sont à table !

VÉRONIQUE.

Ils déjeûnent ! ils paraissent bien apprivoisés.

SAUVAGEOT.

Ils mangent des œufs à la coque ! C'est prodigieux ! et des radis... c'est incroyable ! Si j'allais prévenir l'adjoint ?

(Furet éternue.)

VÉRONIQUE ET SAUVAGEOT.

Ah !..

(Ils referment vivement leur porte. Sauvageot se sauve par le fond.)

MULOT.

Hein ! as-tu entendu ?

FURET.

C'est moi qui ai éternué.

MULOT.

Non ! non ! c'est comme une porte qu'on a fermée.

FURET.

Ce sont sans doute nos princesses ; ils nous faut des intelligences dans la maison, tâchons de les attirer.

MULOT.

Comment !

FURET.

Chante une romance sur l'air qui faisait jadis les délices de Jacinthe.

MULOT.

C'est bien hardi.

FURET.

Va toujours ; justement j'aperçois une mandoline , je vais te griffer un accompagnement.

MULOT.

Air : *Un jeune Troubadour.*

Deux lions amoureux,
Débarquant d'Angleterre,
Sous la peau du mystère,
Sont entrés en ces lieux.
Comme deux troubadours,
Venus de Palestine,
Sur une mandoline
Ils pincent leurs amours.

SCENE VII.

LES MÊMES, VÉRONIQUE, JACINTHE.

VÉRONIQUE, *entr'ouvrant la porte.*

Quelle voix ai-je entendu ? Ce sont eux ; viens, ma sœur.

FURET.

Moment d'ivresse et de satisfaction !

MULOT.

O que l'amour est agréable !

VÉRONIQUE.

Quelle émotion ! je vais me trouver mal. -

FURET.

Véronique, ne vous évanouissez pas aujourd'hui, je vous en aurai la même obligation ; les momens sont précieux.

JACINTHE.

Quoi ! M. Mulot, c'est vous que je revois.

MULOT.

C'est moi-même, dame Jacinthe. Excusez si je me présente à vous comme ça.

JACINTHE.

Sachez seulement que l'amour nous a suggéré ce stratagème original. O Véronique ! qu'on est bête quand on aime !

VÉRONIQUE.

A qui le dites-vous ; mais depuis trois mois quelle a été votre conduite ? Pas un mot, pas une lettre ! nous devrions peut-être vous arracher les yeux.

FURET.

Ce serait plutôt à nous à vous montrer les dents.

VÉRONIQUE.

Furet, ceci est un coup de pattes.

FURET.

Rassurez-vous, nous sommes trop bons enfans.

JACINTHE.

Nous ne sommes pas méchantes, non plus.

FURET.

Oublions le passé et ne songeons qu'à l'avenir. Tout nous sourit ;

encore un pas , et nous arrivons à la fortune : c'est alors que nous pourrions sanctionner devant les autels des nœuds ébauchés par la sympathie.

VÉRONIQUE.

Cet espoir est plein de charmes ; jurons d'être l'un à l'autre malgré tous les obstacles.

FURET.

C'est à vos pieds que nous en faisons le serment.

EN QUATUOR.

AIR : *Amour, seconde mon courage.*

O amour, entends ma prière ! (*bis.*)

O hymen, viens tout consommer !

Sous cette forme singulière,

Nous avons un cœur pour aimer !

Nous avons deux cœurs pour aimer ;

Même quatre cœurs pour aimer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RENARD, *accourant d'un air effaré.*

RENARD.

Que vois-je !.. Que faites-vous, imprudens quadrupèdes ? Vous vous livrez à vos passions au moment où nous courons les plus grands périls ?

FURET.

Qu'y a-t-il donc , mon cher Renard ?

RENARD.

La douane est à mes trousses.

MULOT.

Il se pourrait !

RENARD.

Après vous avoir heureusement placés dans ce domicile , je suis allé faire une visite à nos autres associés , le tigre et le lama, dont j'ignorais le destin. Ils sont parvenus comme nous à se faufiler dans une maison honnête , où on a pour eux les plus grands égards.

FURET.

Oh ! tant mieux !

RENARD.

On leur a jeté du bœuf cru et trois lapins vivans ; enfin une nourriture saine et abondante.

MULOT.

C'est bien indigeste.

RENARD.

Ce qui les gênait le plus , c'était les marchandises dont nous les avions bourrés. Ils étouffaient dans leur peau , et ma foi pour leur rendre service , je me suis chargé d'une partie des objets ; j'en ai fait un paquet , et je suis sorti. Mais à peine avais-je fait quelques pas que je me suis vu attaqué par une troupe de gabelous qui , sans doute , avaient conservé ma silhouette.

FURET.

Ces gaillards-là ont une mémoire...

RENARD.

Ils ont commencé par saisir mon paquet ; je croyais en être quitte , pas du tout : ils veulent m'arrêter ; je leur donne un croc en jambe , je me sauve , et j'entre ici à tout hasard ; mais ils n'auront pas perdu la piste. Heureusement que le peuple a pris ma défense ; cependant ils sont furieux contre moi et me guettent pour se venger : impossible de sortir d'ici.

MULOT.

C'est fini , je ne veux pas rester dans ma peau.

FURET.

Et moi j'abdique la crinière.

RENARD.

Ma foi c'est le meilleur parti ; quittez ce vêtement anti-social. (*Ils entrent tous les deux dans le cabinet dont ils laissent la porte ouverte.*) Cachez vos marchandises dans vos poches , portez-les aux adresses que je vais vous remettre... Ils ne risquent rien ; ils ne sont pas comme moi sous la surveillance de la haute police des rats de cave.

VÉRONIQUE.

Vous connaissez ces messieurs ?

RENARD.

Ce sont mes amis.

VÉRONIQUE.

Alors vous êtes le nôtre ; mais qu'allez-vous faire ?

RENARD.

Je reste. Dans la rue , je serais pincé tout de suite , tandis que sous la protection de M. Sauvageot , que je vais intéresser à mes infortunes ; enfin soyez tranquille , je saurai me tirer d'affaire.

MULOT, *reparaissant en bourgeois.*

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il semble que je ressuscite,
Je change de forme et d'emploi ;
Sous cette enveloppe maudite,
Le diable aurait eu peur de moi.

FURET, *paraissant aussi en bourgeois.*

Me voici, beauté trop céleste,
Je suis bien mieux sous cet habit.
Le masque tombe, l'homme reste,
Et l'animal s'évanouit.

RENARD.

Vous êtes garni ? prenez ces adresses et partez.

FURET.

Adieu , Véronique ! Prudence , amour et mystère.

MULOT.

Adieu , Jacinthe ! amour , mystère et prudence.

RENARD.

Partez donc vite , maudits bavards.

(Ils tirent chacun de leurs poches une casquette.)

SCÈNE IX.

RENARD, VÉRONIQUE, puis LAGRUE ET SAUVAGEOT.

RENARD.

Dites donc, mademoiselle, est-ce qu'il n'y a pas chez vous une petite porte, une issue secrète par où l'on puisse s'échapper, en cas de malheur ?

VÉRONIQUE.

Je n'en connais pas, et certainement s'il y en avait une, je la connaîtrais.

RENARD.

Me voilà bien ; le diable m'emporte si je sais comment je vais me tirer de là. Allez toutes deux, et tâchez de savoir aux environs si vous sommes menacés de nouveaux dangers.

(Véronique sort par la droite.)

LAGRUE, entrant, à Sauvageot.

Ne craignez donc rien, mon cher Sauvageot.

SAUVAGEOT, boitant et se tenant les côtés.

Quand je vous dis qu'ils sont lâchés, et je les ai vus dévorer un radis.

LAGRUE.

Attendez, je vais parler au cornac, (*A Renard.*) Jeune étranger, c'est vous qui est l'homme aux lions ?

RENARD, à part.

L'adjoint ? (*Haut.*) Moi-même, vertueux magistrat ! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il me veut donc celui-ci ?

LAGRUE, à Renard.

Jeune étranger, je viens d'apprendre ce qui s'est passé ; la conduite de vos animaux est inexplicable ; mais leur intelligence étant au-dessus de leur portée, l'autorité administrative veut bien vous témoigner sa satisfaction.

RENARD.

Je n'attendais pas moins d'un magistrat dont les lumières jouissent à juste titre d'une immense popularité.

LAGRUE.

Vous avez de l'esprit, l'homme aux bêtes !.. ce n'est pas tout : ma visite a un but d'ordre public... l'autorité, quand elle est bien organisée, doit tout examiner par elle-même, et je veux voir vos lions à l'instant !..

RENARD, embarrassé.

A l'instant !

LAGRUE.

Où sont-ils ?

SAUVAGEOT.

Ils se sont sans doute éclipsés dans un de ces cabinets.

LAGRUE.

Est-ce qu'ils y sont encore ?

RENARD.

Toujours, magistrat incorruptible.

LAGRUE.

Comment ! ils ne sont pas dans leur cage ?

RENARD.

Non, et je vais vous les amener.

LAGRUE.

Du tout, c'est inutile, je craindrais leurs distractions.

RENARD, à part.

Je suis sauvé !..

LAGRUE.

En vérité, c'est intolérable !.. on ne peut pas laisser promener des lions au milieu d'une ville, comme de simples particuliers.... Vous me répondez sur votre tête de tous les individus qui pourraient être dévorés, en tout ou en partie.

RENARD.

J'y obtempère, j'en répons corps pour corps.

LAGRUE.

C'est bien... dans une heure je reviendrai avec ma famille et le conseil municipal, pour admirer ces quadrupèdes extraordinaires, que nous destinons au gouvernement.

RENARD, à part.

Que le diable l'emporte !

LAGRUE.

Ayez soin de nous les faire voir d'une manière qui ne compromette en rien la sûreté publique ou l'existence individuelle, et cela sous peine de prison.

RENARD.

Voilà un incident qui complique furieusement ma situation !

LAGRUE.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Qu'à mon plan rien ne soit changé.

RENARD.

A vos désirs rien ne s'oppose,
Pourtant quand on a voyagé,
Il est juste qu'on se repose.
Mes lions ne sont bons à rien,
La fatigue est dans chaque membre.
Dans leur intérêt et le sien,
L'autorité permettra bien,
Que les bêtes gardent la chambre.
Les bêtes garderont la chambre.

LAGRUE.

Je n'admets pas ce moyen évasif... l'autorité veut voir les lions.

SAUVAGEOT.

Et elle les verra !

LAGRUE.

Ce n'est pas ça que je voulais dire... mais c'était le même sens ; ainsi souvenez-vous de la chose !

RENARD, à part.

Que faire !

LAGRUE.

Au revoir, cornac intelligent !

(Il sort.)

RENARD.

Adieu , magistrat irréprochable !

SAUVAGEOT.

M. Lagrue , je ne vous reconduis pas....

SCENE X.

RENARD, SAUVAGEOT.

RENARD, *à part.*

Tâchons de tirer parti de cet homme organisé pour la mystification.

SAUVAGEOT.

Ah ! maintenant il faut nous expliquer, tout cela n'est pas clair, mon ami.

RENARD.

Votre ami ! oui, je suis votre ami ; je vous aimais avant de vous avoir vu , ce qui ne m'était jamais arrivé avec personne.

SAUVAGEOT.

Vraiment, vous auriez quelque affection pour moi ?

RENARD.

Je vais vous en fournir une preuve éclatante ; vous êtes un homme perdu.

SAUVAGEOT.

Qu'est-ce que ça signifie ? vous m'épouvantez.

RENARD.

Infortuné naturaliste , mon silence serait maintenant un forfait ; vous croyez n'avoir chez vous que des animaux féroces.

SAUVAGEOT.

Naturellement.

RENARD.

Vous êtes dans une erreur fatale : apprenez que vos deux lions sont des serpents que vous rechauffez dans votre sein.

SAUVAGEOT.

Ce sont des serpents !.. Qu'entendez-vous par ces paroles tortueuses ?

RENARD.

Vous ne saisissez pas la métaphore : ce sont des mortels comme vous et moi.

SAUVAGEOT.

Je crois comprendre que ce sont des hommes.

RENARD.

Bien plus , des contrebandiers.

SAUVAGEOT.

O ciel ! encore !.. mes malheurs vont recommencer. Mais, misérable que tu es, c'est toi qui les amènes ici.

RENARD.

Je ne dis pas le contraire.

SAUVAGEOT.

Tu oses en convenir ; je ne sais qui me retient...

RENARD.

Frappez-moi, tuez-moi, empailliez-moi, mais écoutez-moi ; je suis victime comme vous d'un infâme complot ; ils marchaient à quatre pattes : je me suis laissé séduire par ces dehors trompeurs ; mais j'ai découvert la trame, et je commence à en avoir le fil.

SAUVAGEOT.

Vous avez le fil ?

RENARD

Je vais vous en convaincre.

AIR : *De ma Céline amante modeste.*

Ce sont les amans de vos nièces,
Qui, jouets de leur passions,
Pour attendre les deux tigresses,
Ont pris des formes de lions.
Ainsi dans la mythologie,
Jadis sous les traits d'un taureau,
Pour établir l'analogie,
Jupiter a eu Io ! (*bis*).

SAUVAGEOT.

Ce serait encore Furet et Mulot ! Je cours chercher main forte.

RENARD.

Calmez-vous, pétulent naturaliste ; avant d'agir il faut avoir un plan. Avez-vous un plan ?

SAUVAGEOT.

Parbleu, j'ai le plan de les faire coffrer.

RENARD.

S'ils étaient seuls, vous auriez parfaitement raison ; mais les gaillards ont une vingtaine de compagnons tous déterminés, et qui nous en veulent à la mort, je ne sais pas pourquoi.

SAUVAGEOT.

Je le sais bien, moi.

RENARD.

Si vous le savez, il est inutile que je vous le dise ; alors, une supposition : vous faites coffrer les deux lions ; très-bien... mais dans une heure vous voyez arriver chez vous un tigre, une panthère, un ours, un léopard, etc., qui répandent dans votre domicile la terreur et la dévastation.

SAUVAGEOT.

C'est-à-dire que je suis livré aux bêtes. Aidez-moi de vos conseils ; car je sens ma tête qui s'affaiblit... mes facultés déménagent.

RENARD.

Voici un moyen : il y a dans la ville une vingtaine de contrebandiers déguisés ; il faut les arrêter d'un coup de filet.

SAUVAGEOT.

Ah ! ce serait délicieux ! Mais comment ?

RENARD.

Ah ! voilà. Il s'agit de connaître leurs sectes, de pénétrer le mystère de leurs actions, de leurs démarches.

SAUVAGEOT.

Diable, ça demande beaucoup d'esprit.

RENARD.

Au contraire, pour fréquenter l'espèce animale, il faudrait en être soi-même. Les loups ne se mangent pas, dit le proverbe.

SAUVAGEOT.

Attendez donc, je crois que vous me mettez sur la voie.

RENARD.

Comment cela?

SAUVAGEOT.

Il me semble qu'en se déguisant comme eux, un homme adroit pourrait se mêler parmi la troupe sans avoir l'air...

RENARD.

Je comprends... Oh! que c'est ingénieux! Vous avez de l'imagination, M. Sauvageot; vous ne m'aviez pas dit que vous aviez de l'imagination.

SAUVAGEOT.

Je suis trop modeste; mais revenons à notre projet: il s'agit de trouver quelqu'un qui veuille faire la bête.

RENARD.

C'est la moindre des choses... moi ou vous?

SAUVAGEOT.

J'aimerais mieux vous.

RENARD.

Moi aussi j'aimerais mieux vous; ainsi nous sommes d'accord: justement les farceurs ont laissé là deux peaux vacantes, une de lion et l'autre de lionne: laquelle préférez-vous?

SAUVAGEOT.

Mais c'est que je voulais vous dire.

RENARD.

Vous préférez le lion, va pour le lion. Seulement dépêchez-vous; car j'ai appris qu'un tigre et un lama doivent se rendre ici pour enlever vos nièces.

SAUVAGEOT.

Mes nièces! c'est ce que nous verrons; je veux les prendre en flagrant délit; mais il faudrait avertir l'autorité de venir me prêter secours.

RENARD.

C'est inutile; vous savez que M. Lagrue doit venir tout à l'heure avec le corps municipal.

SAUVAGEOT.

C'est juste; je cours me métamorphoser. Ah! maudits contrebandiers, vous verrez si je suis un imbécille.

RENARD.

Oui, nous le verrons. Entrez dans ce cabinet, vous y trouverez l'uniforme complet; je vais vous rejoindre.

SAUVAGEOT.

Merci, mon bon ami; je saurai reconnaître le service que vous me rendez.

(Ils entrent dans le cabinet.)

SCÈNE XI.

RENARD, puis JACINTHE et VÉRONIQUE.

RENARD.

Je le tiens !.. M. Lagrue peut arriver à présent.. j'ai un lion à lui présenter... quant à la lionne, elle sera retardée par indisposition. Ah ! maintenant je respire, ça prend une tournure plus joviale.

AIR : *Tout est contrebande.*

De tout il faut rire ;
Le hasard sert à nous protéger.
Ce qu'on désire
Vient sans y songer.
Vrai contrebandier,
C'est pour ce métier
Singulier,
Que je suis né
Et destiné ;
Puisque ma mère,
Sur la terre,
Me fit arriver gaillard et sain
Par contrebande, un beau matin,
Deux ou trois ans après
Le décès
De mon père :
De tout il faut rire, etc.
Si d'être mari,
Le caprice me prend aussi,
J'aurai grand soin,
Surtout de loin,
De veiller sur ma ménagère.
Les amours adroits,
Pourraient parfois,
En tapinois,
Frauder mes droits
Et me rendre, je crois,
Père comme ma mère.

REPRISE.

De tout il faut rire, etc.

VÉRONIQUE ET JACINTHE, *accourant.*

M. Renard, vous ne savez pas !..

RENARD.

Eh bien ! .

VÉRONIQUE.

Voilà bien un nouveau malheur... les douaniers ont arrêté un tigre du Bengale.

RENARD.

Ah diable !..

VÉRONIQUE.

Le tigre a fait des révélations !

RENARD.

Ceci devient sérieux.

JACINTHE.

On dit qu'on va faire chez nous une visite domiciliaire.

RENARD.

C'est la mode à présent. (*A part.*) Prenons mes précautions... il faut empêcher le bon homme de jaser ; heureusement, j'ai tout ce qui m'est nécessaire pour lui ôter la parole... Allons achever la toilette. (*Haut.*) Mesdemoiselles, je reviens à l'instant.

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE XII.

JACINTHE, VÉRONIQUE, LAGRUE, L'ÉPERVIER,
DOUANIERS.

VÉRONIQUE.

Ah ! mon Dieu !.. j'entends du bruit, c'est la justice, et mon oncle qui n'est pas là !

LAGRUE.

Pardon, mesdemoiselles, si nous vous rendons visite au nom de la loi... vous aimeriez mieux que ce fût au nom de l'amour ?

VÉRONIQUE.

Ni l'un ni l'autre, monsieur l'adjoint.

LAGRUE.

Où est donc M. Sauvageot ?

JACINTHE.

Nous ne savons pas.

LAGRUE.

C'est singulier... le bruit court et j'ai été légalement informé qu'il a donné asile à des espèces de particuliers qui sont en révolte ouverte avec les lois du royaume.

VÉRONIQUE.

Tout cela peut n'être qu'une calomnie exploitée par la malveillance !

LAGRUE.

Qu'en pensez-vous, l'Épervier ?

L'ÉPERVIER.

Je pense qu'il faut procéder à mettre dedans Renard et ses collègues... on s'explique mieux en prison, on ne craint pas d'être dérangé.

LAGRUE.

Ouvrez ce cabinet mystérieux, et amenez devant nous tout ce qui pourrait y être enfermé.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RENARD, conduisant SAUVAGEOT en lion.

JACINTHE, à Véronique.

Ah ! mon Dieu ! encore un lion !

VÉRONIQUE.

Qui ça peut-il être ?

RENARD.

Messieurs, que nous veut-on ? de quel droit veut-on pénétrer dans le sanctuaire de la vie domestique ?.. cet animal demande qu'on respecte sa liberté individuelle.

LAGRUE.

Monsieur, les choses sont bien changées depuis que nous nous sommes vus... ce ne sont point des paroles qu'il nous faut, ce sont des effets... tels que dentelles, blondes, cachemires, etc... Différentes circonstances font naître en nous les soupçons les plus positifs... un tigre a parlé.

RENARD.

On ne doit pas ajouter foi à la parole d'un animal faux et dissimulé !

LAGRUE.

L'autorité administrative ne forme aucun doute que ce lion, ici présent, ne soit son acolyte, son confrère, ou son complice... mais où est la lionne ?

RENARD.

Elle est occupée à donner des rejetons à sa famille.

LAGRUE.

L'excuse est admise... douaniers, faites avancer cet animal !

L'ÉPERVIER.

Lequel ?

LAGRUE.

Le lion.

(L'Épervier s'avance pour saisir Sauvageot qui se débat.)

RENARD.

Ne l'effarouchez pas !.. il est muselé, mais il ne lui faudrait qu'un coup de dent pour entamer l'autorité administrative.

LAGRUE, *reculant.*

Alors, douaniers, tenez-vous à l'écart. (*A Renard.*) Faites asseoir l'accusé.

RENARD, *faisant asseoir Sauvageot.*

Asseyez-vous, prévenu.

LAGRUE.

M. Renard, où est né ce monstre des forêts ?

RENARD.

Dans la Louisiane, sur les bords du Missouri.

LAGRUE.

C'est ici que je vous arrête... si je suis bien instruit, la Louisiane est en Amérique, et ce pays ne produit pas de lions.

RENARD.

Pourquoi ce pays ne produirait-il pas de lions ?

LAGRUE.

Parce que l'Afrique seule s'est conservée cette faculté... Ah ! si vous me parliez d'ours, de panthères, de couleuvres, et de tous les reptiles vénimeux, généralement quelconques, ce serait très-bien, ce serait à merveille... J'admettrais sans hésiter l'extrait de baptême de l'accusé ; mais dans l'espèce, je suis forcé de mentionner au procès-verbal que votre lion est natif de Gisors.

RENARD.

Magistrat, vous venez de dire que l'Afrique seule s'était réservée le droit de donner de liens à la société?... ergo!... le mien ne peut pas être de Gisors.

LAGRUE.

Ce discours est insidieux, mais au fond ce n'est qu'un paradoxe,

RENARD.

Au surplus, si vous doutez de ma foi... je demande qu'on mette l'accusé à l'épreuve... Y a-t-il parmi ces messieurs quelqu'un d'assez courageux pour se sacrifier au triomphe de la vérité?

Aria de Turenne.

Qu'il se présente ici, je l'interpelle!
Et l'animal, fort de sa liberté,
Va dans l'instant, avec un nouveau zèle,
Aux yeux du public enchanté,
Montrer sa grâce et sa dextérité.
Approchez-vous, messieurs, sans défiance,
Il est tout prêt (pour lui c'est moins que rien),
A dévorer tous ceux qui voudront bien
L'honorer de leur confiance.

(Silence.)

LAGRUE.

Personne ne répond... ceci est un argument en votre faveur... Je me résume... cette bête est-elle un homme, ou cet homme est-il une bête?.. voilà toute la question.

L'ÉPERVIER.

Je ferai remarquer qu'il pourrait être tous les deux à la fois.

LAGRUE.

Douanier, on ne vous interroge pas, mettez une borne à vos réflexions! M. Renard, pour sortir de l'état de perplexité où se trouve l'autorité administrative... voici ce que je vous propose.

RENARD.

Je vous écoute religieusement!

LAGRUE.

A l'instar du célèbre M. Martin du Cirque Olympique, ici près, dans une baraque foraine, il existe un Piémontais qui montre des animaux à la foire pour la bagatelle de deux sous... Il a fait annoncer, ce matin, qu'il y aurait un grand combat entre un dogue et un ours...

RENARD, à part.

Où veut-il en venir?

LAGRUE.

Que votre lion se livre devant nos yeux à cet exercice agréable, qu'il combatte corps à corps le dogue ainsi que l'ours... et nous serons alors les premiers à reconnaître son identité. (*Sauvageot se débat, Renard le retient.*) Pourquoi l'animal a-t-il des mouvemens convulsifs.

RENARD.

C'est l'impatience de la gloire... vos discours ont enflammé son courage... Il brûle de cueillir les lauriers de la victoire.

LAGRUE.

Je le désire et je l'espère... ajoutez encore que le dogue étant un

animal tout-à-fait sacrifié aux plaisirs du public; le lion après l'avoir vaincu aura la liberté d'en faire son souper.

(Nouveau mouvement de Sauvageot.)

RENARD.

Ceci redouble sa joie!.. Il comprend toute la délicatesse de la récompense... Messieurs, la cage est dans la cour!.. on va l'y enfermer et le porter au combat.

LAGRUE.

Partons.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air : *Jurons de servir la patrie.*

Soyons témoins de son courage,
Et pour applaudir ses efforts,
Chacun va se tuer, je gage;
Quel beau spectacle pour Gisors.

(*Tout le monde sort.*)

SCENE XIV.

VÉRONIQUE, JACINTHE, puis FURET.

JACINTHE.

Quel peut être ce nouveau lion?

VÉRONIQUE.

Dans tout cela, je n'ai pas vu mon oncle, lui qui est si curieux!.. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose.

JACINTHE.

Et M. Mulot, M. Furet, on n'entend plus parler d'eux!

FURET, *entrant.*

Ils ne sont pas perdus; craintives pastourelles!

VÉRONIQUE.

Vous voilà! Eh bien?

FURET.

Toutes nos marchandises sont placées!.. L'amour seul n'a pas fini ses affaires, et je viens compter avec lui!

JACINTHE.

Ah! notre oncle ne consentira jamais!

FURET.

Entre nous, votre oncle est une ganache d'un numéro bien élevé!

VÉRONIQUE.

C'est bien fort de dire ça devant ses nièces!

FURET.

Je le dis de même en arrière!.. que voulez-vous devenir avec cet homme là!.. nous sommes riches à présent, Mulot et moi... nous vous aimons... suivez-nous!

VÉRONIQUE.

Grands dieux!.. une espèce d'enlèvement?.. un rapt!..

JACINTHE.

Quelle horreur!

FURET.

Eh bien! oui, nous vous enlevons... Qu'est-ce qui vous effraie?

VÉRONIQUE.

Ce n'est pas vous qui nous faites peur, c'est l'opinion publique !

FURET.

L'opinion publique n'a pas le temps de s'occuper de vous... elle a bien autre chose à faire. Voyez d'ici le tableau de notre avenir... dans deux ans nous nous retirons en Normandie... nous achetons une ferme... nous y vivons tous les quatre, avec des vaches, des moutons, des poulets... vous aimez beaucoup le poulet, Véronique...

VÉRONIQUE.

Ah ! c'est bien séduisant !

FURET.

C'est-à-dire que c'est enchanteur !

VÉRONIQUE.

Oui, mais la morale ?

FURET.

Ma chère amie, la morale est une barrière où le plaisir passe en fraude.

VÉRONIQUE.

Il a des maximes charmantes !

FURET.

D'ailleurs Mulot va venir, nous nous concerterons ensemble.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MULOT.

MULOT, *accourant.*

O ! mes amis, mes amis, qu'elle aventure j'ai à vous conter !

FURET.

Quoi donc ?

MULOT.

Tout-à-l'heure je traversais la foire... J'entends crier : grand combat entre un lion d'Afrique et un dogue de Gisors... J'entre par curiosité, en effet je vois lancer un lion dans l'arène... à son aspect je frémis, j'avais cru reconnaître Furet... c'était la même peau !

FURET.

Ah ! bien, par exemple !

VÉRONIQUE.

Continuez !

MULOT.

Le dogue arrive ensuite, mais à peine a-t-il aperçu le lion, qu'il vient se coucher à ses pieds, avec des démonstrations d'allégresse incroyables !..

FURET.

Ils se connaissent peut-être ?

MULOT.

Le lion arrache sa muselière... lève la tête... et jugez de l'étonnement général, c'était M. Sauvageot en personne.

JACINTHE et VÉRONIQUE.

O ciel ! mon pauvre oncle !

MULOT.

Le dogue, c'était Turc !.. il avait reconnu son ancien maître... il fallait les voir s'embrasser... des larmes roulaient dans leurs yeux !.. des applaudissemens unanimes ont éclaté dans l'auditoire attendri !

FURET.

On ne l'appèlera plus que l'Androclès de Gisors.

MULOT.

Maintenant on le rapporte en triomphe... ce farceur de Renard est avec lui...

FURET.

C'est lui qui l'aura ensorcelé !

MULOT.

Tenez, je les entends, voici le cortège qui s'avance !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RENARD, SAUVAGEOT *toujours en lion*, ensemble dans une cage, LAGRUE, PEUPLE, etc.

CHOEUR.

AIR : *Allons, chantons, gais ouvriers.*

Honneur, honneur au grand vainqueur,
Sans montrer le moindre frayeur,
Il a soumis par sa valeur,
Un dogue qui mourait de peur.

RENARD.

Admirez mon courage,
Je commande à cet animal,
Et je suis dans sa cage,
Sans avoir aucun mal.

ENSEMBLE.

Honneur, honneur, etc.

LAGRUE.

Messieurs, l'autorité administrative est suffisamment éclairée... elle est satisfaite de ce qui s'est passé.

VÉRONIQUE.

Ah ! mon oncle, que vous nous avez causé d'inquiétude !.. vous avez dû bien souffrir ?

SAUVAGEOT, dans sa cage.

Où ! dans le premier moment... mais j'ai eu aussi de l'agrément... si tu savais quel effet j'ai produit sur le public !.. tu me vois dans l'ivresse du triomphe. Ouvrez la cage, s'il vous plaît.

RENARD.

Pas encore ! M. Sauvageot ! vous n'êtes pas sans connaître la gravure qui représente la douceur soumettant la fierté.

SAUVAGEOT.

Oui ! j'ai vu ça !.. un enfant qui conduit un lion !

RENARD.

Eh bien , cette gravure qui n'est qu'une chimère , vous pouvez en faire une vérité comme la charte !

SAUVAGEOT.

Comment ça ?

RENARD.

A genoux , les nièces et leurs amans.

LES AMANS ET LES NIÈCES.

M. Sauvageot ! mon bon petit oncle !

SAUVAGEOT.

Mes enfans , ce ramage m'attendrit jusqu'aux larmes... Prêtez-moi donc votre mouchoir. (*Renard tire son foulard et le lui donne.*)
Mariez-vous , soyez heureux... Je veux que tout le monde soit heureux !.. Dieu quel effet j'ai produit sur le vulgaire!.. j'en perdrai la tête !

RENARD.

Maintenant vous pouvez sortir ! (*On ouvre la cage , et il sort.*)

LAGRUE.

Je crois avoir rempli aujourd'hui tous mes devoirs. La ville de Gisors est tranquille et fortunée ; mais comme il nous faut absolument un peu d'arrestations , je vais faire coffrer toute la ménagerie de la foire... convaincu que je suis qu'il y a quelque chose là dessous.

RENARD.

Et vous avez raison. Un fonctionnaire public ne doit laisser à personne la liberté.... de faire la contrebande.

LAGRUE.

C'est justement comme ça que j'entends l'autorité administrative...

VAUDEVILLE.

AIR du Vaudeville de Paris à Pékin.

JACINTHE.

L'amour forma pour des nœuds si doux
Des maris de commande; (*bis*)
Car il a fait tout exprès pour nous
Deux bêt's, de contrebande. (*bis*)

MULOT.

D' monsieur Martin on sembl' raffoler,
Mais sa scienc' n'est pas grande, (*bis*)
Nos homm's d'état, chaqu' jour font parler
Des bêt's de contrebande.

LAGRUE.

Des fraudeurs que l'esprit est subtil,
Hier, j'en mis à l'amende, (*bis*)
Pour avoir caché dans du persil,
Un' bêt' de contrebande.

SAUVAGEOT.

La liberté sans se détourner,
Poursuit la propagande, (*bis*)
Il lui reste encore à détrôner,
Des bêt's de contrebande.

BERNARD.

A Paris! si l'on se plaint, d'voir placer.
Tant d'sots qu'on recommande, (*bis*)
C'est qu' la barrièr' du Thrôn', laiss' passer
Trop de bêt's de contrebande.

VÉRONIQUE, *au public.*

Si de tant de bêtis's à la fois,
Nous vous faisons l'offrande, (*bis*)
Messieurs, c'est que nos auteurs sont trois
Bêtes de contrebande.

FIN.